



François Foucart

ANATOLE DEIBLER,
profession
BOURREAU

1863 - 1939

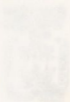
PLON

141453 ✓ 30
FRANÇOIS FOUCART
DL-58041937-84708

ANATOLE DEIBLER

Professeur honoraire
1857-1932

8° Lⁿ
94930



PLON
12, avenue d'Italie
PARIS

935

Ln 27

4930

DL-28091992-28306

ANATOLE DELBIEK

1461453

92

FRANÇOIS FOUCART

ANATOLE DEIBLER

Profession bourreau
1863-1939



PLON
12, avenue d'Italie
PARIS

935



FRANÇOIS FOUCART

ANATOLE DEIBLER

Profession bourgeoise
1863-1939

© Librairie Plon, 1992.
ISBN 2-259-02494-7



« Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler »

- 1930, au Bon M... « DEIBLER : nom masculin, invariable.
- Il est là, Deibler. Désigne l'exécuteur public. Tend de plus
- Non? en plus à se substituer à *bourreau*. »
- Si il s'écrit... *Dictionnaire de l'Académie brésilienne.*

Ce dialogue entre deux vendeuses m'a été rapporté par mon père et il mentionne de la célébrité d'Anatole Deibler qui devait être pour des générations de Français LE bourreau. C'est aussi le dictionnaire qui le dit. À l'époque où il n'y avait pas la télévision, son visage était apparu bien des fois dans les journaux, visage qui se trouvait en vieillissant, un peu inquiet, barbe blanche et de magnifiques yeux bleus. Et puis, les exécutions étaient publiées et le bourreau était un personnage officiel, à la fois lugubre et terrifiant.

Deibler, c'est le synonyme de bourreau, comme l'avait été Socrate. Combien de chansons en forme de vaur-nelle, de caïennettes plus ou moins méchantes, de photos plus ou moins ratées dans lesquelles Anatole se cachait le visage avec ses mains, son mouchoir ou son chapeau des qu'il voyait un photographe! Combien aussi de cauchemars de condamnés, de mirages prisonniers ou de fantomatades de mauvais garçons... Cela va de « Tu flâtras avec Deibler! », en passant par les durs des Bat d'AP qui se font tatouer « Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler », ou jusqu'à Moïse, l'« assassin de la Belle-Épine »; et qui, guillotiné avant guerre boulevard Arago, s'exclama au greffe de la Santé pendant la dernière toilette: « Ah, c'est vous Deibler? Vous êtes laid! »

«Dites-moi, vous avez-ils inventé
des machines pour fabriquer les
plus beaux vêtements du monde ?
L'histoire de l'industrie textile»

« Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler »

1930, au Bon Marché, à Paris :

- Il est là, Deibler, je l'ai reconnu!
- Non?
- Si! Il achète des gants...

Ce dialogue entre deux vendeuses m'a été rapporté par mon père et il témoigne de la célébrité d'Anatole Deibler qui devait être pour des générations de Français LE bourreau. C'est aussi le dictionnaire qui le dit. A l'époque où il n'y avait pas la télévision, son visage était apparu bien des fois dans les journaux, visage qui se creusait en vieillissant, un peu inquiet, barbiche blanche, et de magnifiques yeux bleus. Et puis, les exécutions étaient publiques et le bourreau était un personnage officiel, à la fois fascinant et terrifiant.

Deibler, c'est le synonyme de bourreau, comme l'avait été Sanson. Combien de chansons en forme de ritournelle, de caricatures plus ou moins méchantes, de photos plus ou moins ratées parce qu'Anatole se cachait le visage avec ses mains, son mouchoir ou son chapeau dès qu'il voyait un photographe! Combien aussi de cauchemars de condamnés, de menaces prémonitoires ou de fanfaronnades de mauvais garçons... Cela va de « Tu finiras avec Deibler! », en passant par les durs des Bat'd'Af qui se font tatouer « Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler », ou jusqu'à Moïse, l'« assassin de la Belle-Épine », et qui, guillotiné avant-guerre boulevard Arago, s'exclame au greffe de la Santé pendant la dernière toilette : « Ah, c'est vous Deibler? Vous êtes laid! »

Étonnante, l'histoire de cette famille dont le nom était si lourd à porter qu'à l'occasion de la mort de l'un de ses beaux-frères (qui était aussi son aide), Louis Rogis, le faire-part ne portait pas le nom de Deibler mais « de la part de M. et Mme Anatole »!

Une famille de petites gens dont les hommes s'étaient élevés jusqu'au titre de Monsieur de Paris, de petits-bourgeois vivant au temps des becs de gaz, des fiacres et des locomotives à vapeur, mais qui parfois se levaient dans la nuit pour aller couper des têtes!

« La dynastie Deibler s'arrête à la veille même de la guerre de 1940. Mais elle illustre, à sa façon, un siècle entier insolite et cruel, romantique et fascinant.

Dans une petite ferme de Bavière, à Altemberg, le 27 novembre 1763, on fête la naissance d'un petit garçon : Fidèle Deibler. Fidèle épousera une riche fermière, dont il aura beaucoup d'enfants. Parmi ceux-ci, Joseph, né le 6 septembre 1789, arrive à Lyon en 1815 avec les alliés qui occupent alors la France. Il ne rentre pas au pays mais s'installe comme cultivateur à Villeurbanne, alors commune de l'Isère, et il épouse le 8 mai 1822 une jeune couturière, Marguerite Marie Françoise Boyer. Le couple prend alors en gérance un débit de boissons, mais les affaires sont mauvaises. Que faire? Reprendre une ferme, retourner en Bavière? C'est alors que le destin se manifeste : parmi les voisins du ménage Deibler, également client du débit, se trouve le bourreau de Lyon, Étienne Chrétien. On peut imaginer que c'est par lui que Joseph apprend une vacance de poste : l'exécuteur de Dijon, maître Stanislas Desmores, cherche un aide. Joseph se présente, est accepté, sans doute d'autant plus facilement que ses lointains ancêtres – il est temps de le dire – avaient été longtemps bourreaux, et dès 1694, dans le duché de Wurtemberg. Comme quoi le sang parle, un jour ou l'autre...

Stanislas Desmores descendait d'une vieille lignée de bourreaux. Joseph Deibler allait en fonder une à son tour. Le 12 février 1823 naît à Dijon celui qui allait être l'un des

plus grands coupeurs de têtes de tous les temps, Louis Antoine Stanislas.

Joseph Deibler est ensuite nommé à Saintes, en Charente, en 1825, puis exécuter en chef à Saint-Flour pour le département du Cantal. Il y avait à l'époque un bourreau par département.

Il y passera seize ans, installé dans « la maison du bourreau » assez paisiblement car il y a peu d'exécutions à Saint-Flour, mais il va aider des confrères, à l'occasion, dans des départements voisins. C'est un homme discret, peu loquace, et qui n'est pas, comme ce fut souvent le cas, repoussé par ses voisins.

Cependant, alors que le petit Louis grandit et apprend l'état de menuisier, son père a quelques difficultés. Le poste de Saint-Flour considéré comme non rentable est supprimé en 1850, le bourreau est rétrogradé comme simple aide à disposition des confrères voisins. C'est presque la misère. La loi supprime les exécuteurs et aides départementaux, et ne prévoit plus désormais qu'un exécuter par grande région, c'est-à-dire par cour d'appel. Par chance toutefois, et malgré les manœuvres d'un autre candidat, un certain Ganié, Joseph est nommé en 1853 exécuter de Bretagne avec résidence à Rennes.

La famille s'installe ruelle de Châtillon. Louis a alors trente ans, c'est un jeune homme robuste mais qui souffre d'une légère claudication. Il est aide de son père depuis quelques années : blond au visage lourd, il est aussi un peu timide. Il aurait souhaité n'être que menuisier, et aimait les livres. Mais son père lui avait dit : « Tu prendras ma succession, et en attendant tu seras mon aide. »

En 1853, quand son père est nommé chef, Louis n'est pas auprès de lui mais a pris un poste d'aide à Alger auprès du bourreau Antoine Rasseneux, lui aussi un homme tranquille mais qui se présente à l'état civil comme « cordonnier ». Selon une coutume, à laquelle il était d'ailleurs difficile d'échapper à cause de l'ostracisme qui entourait les bourreaux, c'est dans ce milieu que Louis se marie : il épouse... la fille du patron, la charmante Zoé, le 6 novembre 1858, à Alger. Le couple s'ins-

talle 5, rue Adada. Peu de temps après, à la demande de Joseph, le ménage Louis Deibler rejoint Rennes et s'installe 3, faubourg d'Antrain. Des enfants naissent : une petite Berthe-Hélène en 1861, et Anatole le 29 novembre 1863. Trois autres, Aglaé, Ernest, et Berthe, ne devaient pas survivre.

Voici donc Louis installé, définitivement sans doute, dans cette incroyable fonction. Il en prend vite la mesure. Certes, la famille Deibler est très unie, mais isolée. Le vieux Joseph s'est depuis longtemps établi dans un silence hautain, très sensible à l'hostilité générale. Il en tire un sombre orgueil, persuadé que le grand exécuteur de Bretagne est un être à part, le « dernier article de la loi ». Il y a là un côté sans doute fataliste, peut-être aussi la satisfaction de celui qu'une terrible mission met hors du commun. Probablement le fils du modeste paysan de Bavière réagit-il mal à l'aspect déplaisant de ses fonctions mais revendique-t-il quand même cette promotion sociale qui le fait côtoyer les plus hauts magistrats. Son petit-fils, Anatole, dira, lui, qu'il se croit prédestiné, choisi par le destin, et n'aura qu'indifférence pour la répulsion et la curiosité des foules.

1822 - 1863 : quarante ans de carrière, et bien des têtes. L'époque n'est pas tendre. Cependant, même à la retraite, le vieux bourreau continuera à venir aider son fils et successeur, pour le coup de main... Il doit avoir l'œil à tout, d'abord parce que la concurrence est vive, et peu loyale, pour obtenir son poste, très convoité. Les aides sont ravis s'il arrive un incident. En 1861, Ganié, exécuteur à Angers et dont nous avons vu qu'il postulait pour Rennes, écrit au ministre de la Justice : « Je souhaiterais être nommé en remplacement du nommé Deibler, si toutefois il venait à être révoqué pour cause de l'accident survenu à Nantes dans l'exécution du nommé Josset sur la place de Viarme. »

En effet, un journal du 15 avril 1861 écrit : « Un incident très regrettable a marqué cette exécution. Le couperet de l'instrument a parfaitement produit la décollation, seulement, par la suite d'un mouvement musculaire, le corps du condamné a exécuté un mouvement de retrait tel que la séparation de la tête et du corps n'a

pas été complète. L'un des bourreaux a dû appuyer sur le couteau, tandis que l'autre tirait sur le tronc pour opérer la section de la partie charnue adhérente. »

Le délateur ne sera pas écouté, Joseph Deibler, d'ailleurs, ne peut être tenu pour responsable d'un tel épisode, mais l'incident donne une idée de l'horreur du métier...

Jusqu'en 1870, la guillotine est dressée sur un échafaud. A Rennes, c'est place du Champ-de-Foire et c'est là que tombe la tête de l'empoisonneuse Hélène Jégado, le jeudi 26 février 1852. Les exécuteurs de Saint-Brieuc et de Rennes officient alors : il y a là Ganié, Grosholts, mais Deibler n'est pas encore arrivé de Saint-Flour. En revanche, il participe aux côtés de son fils Louis à une quadruple exécution à Brest, le 11 octobre 1866. C'est la conclusion du drame du *Foederis-Arca*

En juin 1864, un trois-mâts du Havre, le *Foederis-Arca*, armé à Marseille, prend la mer pour Veracruz avec un chargement de cent cinquante tonneaux de vins et spiritueux. L'équipage de dix hommes est mené par le capitaine Richebourg, assisté du second Théodore Aubert. A bord également, un mousse, le petit Dupré, onze ans. Début juillet, un brick danois rencontre au large des îles du Cap-Vert un canot et une chaloupe portant des naufragés qui semblent épuisés. Ils racontent que leur navire, le *Foederis-Arca* a fait naufrage; il y a quatre disparus : le capitaine Richebourg, le second Aubert, le cuisinier Mitler et le mousse Dupré.

Cependant, le frère de Richebourg, lui-même commandant du trois-mâts *Hiram*, mène son enquête car il ne s'explique pas la perte du navire. Dans le même temps, le novice Julien-Pierre Chicot que le remords étouffe finit par raconter la vérité aux autorités : il y a eu mutinerie, on a massacré les officiers et le cuisinier, et le mousse a été noyé.

Les mutins arrêtés après de longs mois, car ils sont embarqués sur divers navires, comparaissent à Brest le 19 juin 1866 devant le premier tribunal maritime permanent présidé par le capitaine de vaisseau Pichon. Ils sont huit, quatre sont condamnés à mort, le maître Lénard, les matelots Oillic, Thépaut et Carbuccia. La clé-

mence impériale ne s'exerce pas. C'est alors que Deibler père et fils, « Messieurs de Rennes », accompagnés de « Monsieur d'Angers » et de « Monsieur de Caen », arrivent à Brest. On possède un récit de l'exécution, recueilli par Pierre Bouchardon :

« Depuis quelques jours, Oillic et Thépaut se montraient nerveux. Le premier avait dit à l'aumônier de la prison : " J'ai bien peur qu'un de ces matins vous veniez me réveiller pour mon dernier quart. " L'autre, en s'apercevant, le 10 octobre au soir, que le piquet de garde avait reçu des renforts, s'était écrié : " Je vois de quoi il retourne. Notre dernière heure n'est pas loin. " Des quatre le plus courageux, il s'inquiétait avant tout du déshonneur dont sa mort infamante allait frapper les siens. Lors d'une récente visite, il avait même demandé à son père et à ses sœurs, après les avoir embrassés une dernière fois, de ne plus revenir. A quatre heures du matin, le commissaire des prisons procéda au réveil des condamnés. Ceux-ci ne manifestèrent que peu d'émotion. Ils s'entretenaient assez longuement avec les quatre prêtres qui devaient les assister jusqu'au bout, puis ils entendirent la messe. Carbuccia seul ne communia pas.

« En sortant de la chapelle, Oillic et Thépaut demandèrent à manger de la viande. Tous burent un peu de vin. Pendant que les ciseaux de l'un des exécuteurs se promenaient autour de la nuque de Carbuccia et taillaient le col de sa chemise, le Corse eut cette réflexion, en parlant de sa tête : " Quel malheur ! elle était si belle ! "

« A six heures moins le quart, on prit le chemin de la place Fautrat. Une brigade de gendarmerie à cheval ouvrait la marche, puis venait, encadrée de deux compagnies d'infanterie de marine, la voiture dans laquelle avaient pris place ceux qui allaient mourir et leurs confesseurs. Une seconde brigade de gendarmes formait l'arrière-garde.

« Des troupes de toutes armes, placées sous le commandement d'un colonel, formaient le carré autour de l'échafaud. La foule put être évaluée à trente mille personnes. On eût dit que toute la population côtière s'était donné rendez-vous à Brest. Des curieux, il s'en était logé

partout : sur la place, aux fenêtres de la caserne et des maisons voisines, sur le talus et sur le chemin de ronde des remparts.

« A six heures, un roulement de tambours annonça l'arrivée du cortège. Puis, le commandement de " portez armes " retentit.

« Les occupants de la voiture en descendirent, à la file indienne. Lénard fut basculé le premier. Il se livra, la tête haute et sans forfanterie. Thépaut montra le même courage. Carbuccia ne put gravir les dix marches de l'échafaud qu'avec l'aide de son confesseur mais cria à la foule avec un bel accent corse : " Soyez sages, la vie est belle ! " Quant à Oillic, dont la surexcitation était manifeste, il s'élança littéralement. Ne pouvant courir à cause de ses pieds entravés, il monta l'escalier en sautillant. Arrivé sur la plate-forme, il cria au public : " Adieu la société ! " Puis il se coucha de lui-même sur la planche.

« La quadruple exécution avait duré huit minutes en tout et, pas un instant, la foule n'avait cessé d'observer un silence religieux. »

Joseph Deibler fut, en somme, un bon bourreau. Solide et vigoureux comme le paysan qu'il était, sans drames de conscience, bien certain de remplir une charge importante, il était tout de même fatigué et, début 1863, il demande sa retraite. Il avait soixante-quatorze ans. Bien entendu, il demande que son fils lui succède. La chancellerie accepte et Louis est nommé exécuteur près la cour d'appel de Rennes. Il a quarante ans, et va rester huit ans en poste à Rennes. De toute façon, la succession est assurée, puisque c'est cette même année que naît le petit Anatole. Le vieux Joseph peut donc être en paix, d'autant plus qu'il aura la joie d'apprendre la nomination de Louis comme aide à Paris en 1871. Il meurt le 9 avril 1874 âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il repose au cimetière de Rennes.

Quelle peut être l'enfance d'un fils de bourreau ? Pas gaie.

Le petit Anatole va à l'école primaire puis au lycée de Rennes jusqu'à douze ans, âge où il rejoint son père à

Paris après avoir vécu un moment chez ses grands-parents.

A l'école, ses petits camarades le tiennent à l'écart, se moquent de lui, lui jettent des cailloux, le rudoient. Parfois, au jeu du gendarme et voleur, on le force à tenir le rôle du bourreau et Anatole, crispé, dents serrées, « exécute » d'un revers de main sur le cou le gosse qui joue le rôle du condamné. Il est résigné, c'est un élève moyen qui remplit consciencieusement ses cahiers de la même petite écriture soignée (avec quelques fautes d'orthographe!) que l'on retrouvera plus tard dans ses « carnets ».

Le grand-père Deibler et le fils sont bien sûr très connus à Rennes. On les voit aux cérémonies de famille, par exemple le baptême du petit Anatole, en la vieille église Saint-Hélier. Mais l'Histoire tourne, voici la chute de l'Empire et, le 25 novembre 1870, un décret révoque tous les exécuteurs près les cours d'appel et les remplace par un bourreau unique résidant à Paris et œuvrant dans la France entière. Vingt exécuteurs sont ainsi licenciés, ils subissent des retraites diverses, souvent assez misérables. Certains se reconvertissent avec succès, par exemple Eugène Grinheiser, gendre du vieux Joseph Deibler, et qui s'établit comme horticulteur à Mandeville, près de Caen. Le même décret supprime définitivement l'échafaud; la coutume du bâti surélevé commençait d'ailleurs à tomber en désuétude. La forme de ce décret est curieuse : « Considérant qu'aucune loi ne légitime l'usage de dresser les bois de justice sur une plate-forme élevée au-dessus du sol, de manière à transformer en un spectacle hideux l'expiation légale dont la publicité n'est pas mieux garantie, tandis qu'il en résulte les plus grands inconvénients pour le transport et l'érection de ces bois... »

En 1871, la Commune s'attaque à la peine de mort. Des soldats du 137^e bataillon de la garde nationale envahissent le hangar de la rue de la Folie-Regnault où est conservée la guillotine et vont la brûler triomphalement au pied de la statue de Voltaire.

Monsieur Louis « monte » à Paris

Le 24 juillet 1871, Louis Deibler est officiellement nommé aide à Paris, en compagnie d'Édouard Desfourneaux, de Nicolas Roch qui vient d'Amiens, et de Charles-Alexandre Ganié qui était en poste à Agen. L'exécuteur en chef est alors Jean-François Heidenreich, un colosse, célibataire, et qui a la tournure d'un officier avec les cheveux coupés en brosse, les favoris courts. Il est sanglé dans une redingote. Heidenreich avait d'abord exécuté à la barrière Saint-Jacques (là où se tient aujourd'hui la station de métro Saint-Jacques), puis au rond-point de la Roquette, entre le dépôt des condamnés et la prison des femmes : on peut encore y voir aujourd'hui dans le pavage cinq dalles, bien calées à l'horizontale afin d'y recevoir les pieds de la guillotine. C'est une des curiosités du vieux Paris. L'assassin Lacaenaire leur avait dédié ce quatrain :

*Oh, je vous connais bien, dalles qui faites place
Aux quatre pieds de l'échafaud,
Dalles de pierre blanche où ne reste plus trace
Du sang versé par le bourreau.*

Heidenreich devait procéder dans sa carrière à quantité d'exécutions, de même que ses collègues de province : au total, trois cent soixante-sept exécutions sous le Second Empire ! Parmi les plus connues, à Paris, une femme, Marie-Madeleine Pichon, qui avait martyrisé sa

fillette; l'abbé Jean-Louis Verger, assassin de Mgr Sibour archevêque de Paris (le malheureux abbé hurlant « Au secours, à l'assassin! » quand on vint le réveiller à la Roquette, c'est Heidenreich qui dit alors simplement: « Alors Verger, faut-il que je vienne vous chercher? »); et puis Orsini et Pieri qui avaient jeté des bombes sur la voiture de l'empereur; un empoisonneur, le Dr Couty de la Pommerais; le boucher Avinain; enfin, le fameux Jean-Baptiste Troppmann, assassin de toute une famille, huit personnes! Troppmann, aussi connu en son temps que Landru pour nos contemporains...

Le 20 septembre 1869, un cultivateur de la Villette découvre dans un champ, à Pantin, six cadavres sommairement enfouis. Il s'agit d'une femme (enceinte de sept mois) et de cinq enfants. Ils ont été littéralement massacrés: poignardés, étranglés, assommés. L'enquête, dirigée de main de maître par le chef de la Sûreté, M. Claude, aboutit rapidement. L'assassin est un garçon de vingt-cinq ans, Jean-Baptiste Troppmann. On apprend que, outre la mère et les enfants (la famille Kinck), il avait tué également le père et le fils aîné.

Condamné à mort malgré une belle défense de M^e Lachaud, Troppmann est enfermé à Mazas, puis à la Roquette. Il est l'attraction. L'impératrice Eugénie s'intéresse à son sort, le secrétaire de l'archevêque de Paris vient l'exhorter. Serré dans sa camisole de force, laissant pendre d'énormes mains, l'œil vif mais un faciès de simple sous une forte tignasse, le grand criminel ne semble guère intéressant. Son affaire pourtant fait un tel bruit que certains historiens fantaisistes ont prétendu qu'elle avait été montée pour masquer les difficultés du régime impérial.

Le 18 janvier 1870, dans la soirée, un surveillant lui apporte du linge propre. « Est-ce le moment de me faire paraître en public? » demande l'assassin. Oui, le moment est venu.

Depuis plusieurs jours déjà, une foule inquiétante envahit chaque soir le quartier. Cette nuit-là, dès que les cordons de municipaux se mettent en place et que l'on commence à monter la guillotine, c'est la ruée. Une grotesque *Marseillaise* s'élève.

Deux fourgons sont arrivés, au pas des chevaux. L'un contient les bois, l'autre un énorme panier à moitié rempli de son. Plusieurs aides en blouse montent la guillotine que vérifie soigneusement Heidenreich, en redingote et cravate blanche, un niveau d'eau à la main. La lame sortie de son étui est alors vissée sur le mouton et hissée en haut de l'échafaudage à l'aide d'une corde qui coulisse sur une poulie. Le travail a duré une heure.

Le bourreau vérifie le libre jeu de la lame et, à la demande de plusieurs curieux de marque (dont l'auteur Victorien Sardou), guillotine une botte de paille. Pendant ce temps, les aides retirent leur blouse, endossent une redingote, et coiffent un haut-de-forme. A l'intérieur de la Roquette et alors que la foule bat les murs, le directeur de la prison reçoit avec punch, dinde et foie gras.

Troppmann dort, seul dans une grande cellule.

Réveillé par M. Claude qui lui signifie sèchement que l'heure est venue, Troppmann se confesse à l'aumônier, le vénérable abbé Crozes, puis, assis sur un tabouret au greffe, il est confié aux exécuteurs. Méthodiquement lié, il trotte vers la guillotine.

Le romancier russe Ivan Tourgueniev, qui figurait parmi les invités du directeur de la prison, a laissé de l'exécution un impressionnant récit, dont voici quelques lignes : « [...] Cette machine étroite et longue, et comme étranglée, me faisait l'effet d'un cou de cygne tendu aux aguets...

« Les voix perçantes des vendeurs de journaux dominaient seules le vacarme de la foule... De temps en temps, j'entendais encore des disputes, des rires sauvages, et des cris aigus de femmes. Il y avait beaucoup d'hommes ivres. L'aube tardait à venir. Sur les arbres qui se dressaient comme des fantômes, perchaient des groupes de gamins qui sifflaient et imitaient le cri des oiseaux. Les chevaux de la guillotine qui mangeaient en paix leur picotin d'avoine devant la porte de la prison m'ont paru les seuls êtres innocents parmi nous... Tout à coup, lentement, comme une gueule qui écarte ses mâchoires, la porte de la prison s'ouvrit devant nous. Un froid glacial nous pénétra, un froid qui me fit mal au cœur. Je regardai Troppmann... Il marchait d'un pas ferme... J'entendis un

rugissement sourd, quelque chose roula avec bruit et poussa un ouf... On eût dit un animal puissant qui venait de se soulager par un vomissement. »

En 1871, difficile année, il n'y aura guère qu'une exécution fameuse, épilogue du drame d'Hauteffaye, en Dordogne. En août 1870, un notable, châtelain du pays, M. de Moneys, est massacré, brûlé vif, par des paysans ivres, persuadés qu'ils suppriment un « traître », alors que la défaite contre la Prusse se dessine. Quatre d'entre eux sont condamnés à mort et guillotins par un petit matin glacial le 5 février 1871, sur la place du village.

A cette date, Louis Deibler n'a pas encore pris ses fonctions auprès d'Heidenreich, et c'est le premier aide, Nicolas Roch, qui conduit les opérations. Mais dès le début 1872, l'équipe parisienne commence à « tourner », dans toute la France, partout où il y a condamnation à mort. Les bourreaux deviennent de perpétuels voyageurs et prennent leurs habitudes dans telle auberge ou tel hôtel. La guillotine suit, soigneusement bâchée, sur un wagon de chemin de fer.

Voici le calendrier pour les premiers mois de 1872, et les débuts de Louis Deibler dans l'« équipe nationale » :

- 25 janvier, à Saint-Bonnet, exécution d'Antoine Ondet.
- 19 février, à Chartres, pour une triple exécution : Louis Guenard, Eugène Quillou, François Prouste.
- 4 mars, à Marquise (Pas-de-Calais), exécution de François Lemettre.
- 11 mars, à Versailles, exécution de Gustave Brûlé.
- 27 mars, à Saint-Mihiel, exécution d'Armand Lahaye et Catherine Gerbeau.

Le surlendemain, 29 mars, un vendredi saint, Heidenreich meurt. Il avait soixante-dix ans et cinquante-quatre années d'exercice. C'est le premier aide, Nicolas Roch, qui lui succède et devient le patron de Deibler. Originaire de Mende, en Lozère, il avait commencé à assister aux exécutions à l'âge de dix ans ! Comme adjoint, dans diverses villes puis à Paris, il a déjà coupé quatre-vingt-onze têtes. Roch est un homme sérieux, digne, et c'est ce que recherche la chancellerie qui se méfie des excités et des ivrognes, assez courants dans le métier. Il ressemble

à un huissier de campagne, et cet homme terrible est père de huit enfants, quatre garçons et quatre filles.

En compagnie de son gendre, Berger, de Gagne, de Desfourneaux, d'Étienne, et de Deibler, cet homme va présider à la grande époque de la guillotine qui s'achèvera avec la fin de la dynastie Deibler. Son impassibilité, sa bonhomie, son cigare célèbre cachent une effrayante vie. La société en effet applique alors la peine de mort sans aucune mauvaise conscience et avec une tranquille férocité.

Des témoins de l'époque, et notamment le journaliste du *Figaro* Georges Grison, ont relaté certaines de ces exécutions. Sans doute y a-t-il un aspect répétitif et morbide mais aussi des descriptions qui ne manquent pas d'intérêt : on y voit – et c'est fascinant – dans quelles conditions « travaillait » un homme comme Louis Deibler avant qu'il ne devienne à son tour « chef » avec, au total, un palmarès record : près de quatre cents têtes à son actif ! Voici quelques-uns de ces récits :

Le 25 avril 1876, dans la soirée, Roch reçoit, par porteur, cette lettre officielle : « L'exécuteur des arrêts criminels de la cour d'appel de Paris extraira demain jeudi, 26 avril, de la maison du dépôt des condamnés, le nommé Billoir et le conduira, à quatre heures et demie du matin, au rond-point de la rue de la Roquette où il lui fera subir la peine de mort, prononcée contre lui par arrêt de la Cour d'assises, le 15 mars dernier, pour assassinat. »

Ce jeudi matin, Billoir, un dépeceur de femmes, dort profondément. Réveillé par le cortège officiel précédé de deux surveillants lanterne en main, le condamné s'habille, prend un peu d'eau-de-vie et de vin, se confesse au célèbre aumônier de la Roquette, l'abbé Crozes, qui l'embrasse ensuite.

En tête du cortège qui apparaît à la grande porte de la Roquette au moment où les gendarmes à cheval tirent leur sabre, Roch, gibus en tête, redingote et bottines, le ventre barré d'une énorme chaîne de montre en or. Louis Deibler a précédé le cortège : il fera office de « photographe », c'est-à-dire qu'il doit tenir et maintenir, par les joues ou les oreilles, la tête du condamné dans la lunette.

Billoir, lui, a eu juste un regard vers la guillotine sur laquelle on le plaque.

Le couteau s'abat, un flot de sang coule jusqu'au ruisseau. Louis Deibler porte la tête coupée jusque dans le panier où l'on a poussé le corps mais, stupeur, l'une des jambes se détend violemment et repousse le couvercle! Très vite, on referme ce panier, on le jette dans le fourgon qui part au grand trot, entouré de gendarmes, sabre au clair, vers le cimetière d'Ivry. L'abbé Crozes, resté quelques secondes en prière, monte dans son fiacre. Paris s'éveille...

Moins de quatre mois plus tard, et alors que Roch et son équipe ont procédé à deux exécutions en province, le fiacre 148 roule encore vers la Roquette au petit matin. C'est, le 18 août, l'exécution d'un empoisonneur, Gervais, qui, hagard, répète : « C'est impossible, c'est un crime que va commettre la société. »

Roch avait eu quelques difficultés en montant la machine dans la nuit. Il avait fallu placer une planchette dûment mesurée pour maintenir l'écartement des montants au-dessus de la lunette. Plusieurs fois, le bourreau avait ensuite fait remonter le couteau, l'avait laissé tombé à demi, le retenant à la force des bras, puis enfin avait allumé son cigare avec satisfaction.

Le condamné paraît, soutenu par l'abbé Crozes, une main de Roch sur l'épaule; ses yeux cherchent le coupe-ret et se détournent instinctivement. « Non, non, pas si vite! », râle-t-il.

La bascule joue, mais la lunette n'a pas bien enserré le cou et Gervais, d'un mouvement convulsif, a réussi à échapper à la poigne de Deibler. C'est la base du crâne, au niveau du menton, qui est tranchée. Comme Louis XVI...

Évreux, Versailles, Melun, trois étapes encore pour l'équipe Roch où Louis Deibler a toute sa place de premier aide bien qu'il demeure – tous les témoins le disent – emprunté, timide, comme gêné...

Évreux, 17 mars 1878, la nuit est belle et froide. La guillotine va fonctionner à la plaine du Bel-Esbat, champ de manœuvres d'infanterie, pour un parricide. Il s'agit d'un berger, quasi débile, Emmanuel-Modeste Louchard, qui a

coupé sa mère en morceaux avec une serpe puis fait cuire la tête dans un four à pain. Chaque nuit plusieurs centaines de personnes se rendaient sur les lieux d'exécution et, le 17 au soir, on apprend que Roch est arrivé à l'hôtel du Grand-Cerf où il dîne avec son équipe. Ce sera donc pour le lendemain. A 3 heures du matin en effet, Roch, Berger, Gagne et Deibler montent la guillotine au milieu d'une foule sans cesse grossissante que des piquets d'infanterie ont du mal à contenir. Puis, à droite de la machine, on pose un cercueil...

La prison est à six cents mètres. Louchard ne dort pas. Depuis plusieurs jours, cet être fruste et borné sent venir la mort. Il tremble quand on l'attache et, comme il s'agit d'un parricide, on ajoute sur ses vêtements une sorte de blouse et sur sa tête un morceau de voile noir. Ainsi le veut la loi.

Le jour va se lever, les cloches des églises sonnent l'angélus, le cortège quitte la prison. Le fourgon attelé s'arrête - toujours aux termes de la loi - à cent mètres de la guillotine afin que le parricide fasse ce chemin pieds nus en signe d'expiation. La foule, muette et contenue par les baïonnettes de la troupe, voit alors passer une sorte de nobot traînant les pieds sur la terre humide, le voile noir couvrant à moitié un crâne énorme. L'aumônier, l'abbé Douin, levant haut son crucifix, essaie de cacher, selon la coutume, la vue de la guillotine. Mais c'est le cercueil que regarde en arrivant, fasciné, le condamné. On retire le voile, la blouse, et un huissier lit l'arrêt de la Cour d'assises. Mais c'est toujours le cercueil que regarde Louchard...

Il est enfourné comme un pain, la tête bloquée dans la lunette, mais le tronc bascule assis dans le fameux cercueil et des jets de sang retombent en cascade! A côté, un soldat vomit. Le soleil s'est levé. Le cercueil est placé dans une charrette peinte en bleu azur qui file vers le cimetière...

A Versailles maintenant, les exécutions au temps de Roch et Deibler se faisaient au milieu d'un véritable jardin. La guillotine est en effet installée au Pont-Colbert, sur la N 186, entre le bois des Gonards et le champ de course de Porchefontaine. Une grande allée qui s'enfonce

dans le sous-bois dessine un harmonieux carrefour, garni de gazon et de mousse, surmonté de la voûte verte de grands arbres en bosquet. La guillotine, les jours d'exécution, trône là au milieu des marguerites, face à une cahute de cantonnier servant à Roch et à ses aides de point de repère.

Ce jour, 21 juin 1877, on va guillotiner le jeune assassin d'une cabaretière d'Argenteuil (un village perdu au milieu des vignes...), un nommé Roux. La veille, un wagon bâché est arrivé en gare des Chantiers, il est depuis militairement gardé. Quatre hommes aussi sont arrivés et ont pris pension à l'hôtel de l'Étoile d'or, 73, rue des Chantiers : un courtaud, un peu ventru, c'est Roch. Un autre à la barbe légère en fer à cheval, il boite un peu et porte un parapluie, c'est Deibler. Et puis Berger et Étienne.

A minuit, le bruit sonore d'une troupe à cheval sur les pavés des vieilles rues versaillaises fait ouvrir les volets, des têtes apparaissent, et bientôt les portes s'ouvrent et toute une foule suit en courant les gendarmes à cheval qui se dirigent vers le Pont-Colbert. Là, les gendarmes font évacuer la route et refluer les curieux dont les visages de certains apparaissent, comme des faunes, entre les buissons de ce décor d'opéra-comique. En même temps, on ferme un peu plus loin la grille de l'octroi derrière laquelle se massent plus de deux mille curieux.

A 3 heures, arrivent deux cents hommes du 76^e de ligne. Une aube rouge se lève. Un peu plus tard, on entend les échos de la diane au loin dans les casernes. L'exécution aura lieu au grand jour. Le fourgon, parti au grand trot vers la prison Saint-Pierre, à deux kilomètres, revient au pas. Roux, assis sur une banquette en face de l'aumônier, est très pâle. Il descend, les lambeaux de sa chemise coupée ont glissé, il est torse nu, livide. Un baiser de l'aumônier, un geste saccadé, le couteau glisse. Un jet de sang vient tremper le pantalon blanc d'un douanier de l'octroi qui s'enfuit, horrifié, pendant qu'un long murmure agite la foule. Dans les arbres, c'est un concert d'oiseaux. « Vingt ans seulement, en octobre prochain... », grommelle un vieux gendarme...

Récit hallucinant encore que celui d'une exécution à la

maison centrale de Melun, en janvier 1874, devant tous les détenus agenouillés...

En juillet précédent, un détenu homosexuel, Corsinesco, avait poignardé son rival. L'objet de la querelle était un certain Le Bigot dit « la reine des brosses », par allusion à l'atelier de brosserie où il travaillait. On imagine mal le régime de fer des centrales à cette époque et Corsinesco, condamné à mort, attendait dans une cellule en compagnie de deux détenus chargés de le surveiller. Le système des prévôts, détenus donnant ainsi des gages à l'Administration, était alors courant.

3 janvier, 3 heures du matin. Il gèle. Entre la Seine et la grande porte de la centrale, on dresse la guillotine. Un brouillard glacial monte du fleuve et le fourgon qui a transporté les bois scintille. On a couvert le cheval d'une couverture. De l'autre côté du fleuve, une foule grouille dans l'ombre, un train passe dans la nuit, haletant, jetant des gerbes d'étincelles. Roch, assisté de toute son équipe, pose deux pièces de bois formant T, puis les fait déplacer plus près de la porte massive. A leur intersection, on dresse les deux montants dont les gorges intérieures de cuivre sont brillantes d'humidité. A 4 h 30, le couteau est placé, on le fait monter et descendre; on fait jouer aussi la bascule et le casse-tête. Le pavé est inégal, il a fallu placer des cales un peu partout.

7 heures. Dans la nuit, une cloche sonne. Un brouhaha agite la prison, c'est le réveil. En courant, comme lancés, les détenus sortent un à un dans la cour d'honneur où ils se mettent en file. Mais ce matin, il y a un triple rang d'hommes sabre au flanc, fusil chargé sur l'épaule : deux de surveillants, un de soldats du 1^{er} hussards. On ouvre la porte et cinquante détenus sont placés autour de la guillotine, entourés par un groupe compact de soldats et de gendarmes à pied et à cheval.

Alors, un cortège solennel se dirige vers la cellule de Corsinesco. Magistrats, colonel de gendarmerie, commissaire de police ceint de son écharpe, aumônier. En tête, M. Saillard, directeur de la centrale, et deux inspecteurs des prisons, en uniforme, MM. Laguesse et Bailleul. M. Saillard entre dans la cellule où, depuis plus d'un mois, le condamné a le tournis, se lève dès qu'il est assis, dort à peine.

– Eh bien, mon pauvre garçon, dit M. Saillard, M. le greffier vient vous annoncer que votre recours en grâce est rejeté. Voici le moment. Du courage...

– J'ai mérité mon sort, dit Corsinesco, mais je n'avais pas prémédité...

Descendu dans le poste de garde, il s'approche machinalement du poêle pour se chauffer. L'aumônier lui présente le crucifix puis commence à réciter la prière des agonisants. Corsinesco blêmit. Pendant ce temps, Roch est entré, a signé la prise en charge et, à partir de ce moment, le condamné, littéralement, « lui appartient ». Ce matin-là, l'équipe est au complet, et Deibler et Desfourneaux attendent près de la guillotine.

– Ôtez votre veste, mon garçon, dit Roch d'un air bonhomme, ôtez-la, vous la remettrez tout à l'heure.

– Ma foi, au point où nous en sommes, vous pouvez bien faire ce que vous voudrez...

En marche. Au passage du condamné dans la cour d'honneur, entouré de tout un cortège, l'inspecteur Bailleul crie : « Béréts bas ! »

Des centaines de béréts claquent sur les cuisses. On franchit la porte. Corsinesco, le cou en avant, a tout d'un coup une sorte de crispation : au premier rang, il a vu son ami Le Bigot, « la reine des brosses ». Mais on l'entraîne.

« Genou en terre ! » commande l'inspecteur Laguesse. Les détenus s'agenouillent ; les soldats présentent les armes. En un instant, Corsinesco est saisi, plaqué sur la planche, basculé. Du corps tronqué sortent deux jets de sang. Un remous au premier rang parmi les hommes à genoux : « la reine des brosses » vient de s'évanouir...

3

Louis Deibler, exécuteur en chef

Louis Deibler ignore, alors qu'il est toujours premier aide comme Ganié, que la succession approche. Le 7 septembre 1878, il participe à une double exécution qui fit grand bruit à Paris, celle de Barré et Lebiez. Barré avait assassiné dans un hôtel de la rue Poliveau une femme Gillet pour lui dérober un paquet d'actions, puis avait demandé à son ami Lebiez, préparateur au Jardin des Plantes, de découper le cadavre dont les morceaux avaient été expédiés dans une malle en gare du Mans.

Cette nuit-là, dès que l'on sait par une indiscretion que l'heure a sonné, une foule énorme envahit le quartier de la Roquette. Jamais on n'avait vu un tel rassemblement de rôdeurs de barrières, de filles en cheveux, d'apaches en casquette de soie et pantalons pattes d'éléphant. Et tous ces habitués du pavé parisien remarquent alors deux détails : d'abord, tout en haut de la machine, entre les deux bras, un panneau de bois brun-rouge masque le couteau. Les condamnés sont souvent, en effet, figés par la vue du couperet, et Roch, qui malgré tout n'était pas insensible, avait dit à plusieurs reprises : « Ne regardez pas, allons ne regardez pas... ! » Ensuite, la chute du couteau en fin de course sur d'énormes ressorts à boudin faisait un bruit très fort, très impressionnant. Or, pendant les essais cette nuit-là, une nuit sombre où souffle le vent, on n'entend qu'un bruit sourd : Roch a remplacé les ressorts par de gros bourrelets de caoutchouc. Personne n'a teinté pour l'éternité le sol de la

Roquette comme M. Roch mais, le 24 avril 1879, une crise cardiaque l'envoie rejoindre tous ceux qu'il avait exécutés ou « faits », dans le langage des bourreaux...

Les exécuteurs ne se succèdent pas automatiquement, de père en fils (et il n'y a pas forcément un fils), mais enfin c'est une affaire de famille et les gendres, beaux-frères ou cousins sont naturellement les mieux placés, quand ils ont été aide, pour devenir « chef ». L'Administration d'ailleurs est obligée de déclarer la place vacante et elle fait une publicité légale, mais en fait l'exécuteur est désigné par cooptation, après un accord amiable entre le bourreau qui songe à se retirer et la chancellerie.

En principe, c'est donc le gendre de Roch, Alphonse Léon Berger, qui aurait dû lui succéder. Ce ne fut pas le cas, peut-être tout simplement parce qu'il n'était qu'adjoint de deuxième classe alors que Deibler était première classe. Il faut dire également qu'il pouvait présenter un extraordinaire palmarès : âgé alors de cinquante-six ans, il a été aide de son père depuis 1845, d'abord à Saint-Flour, puis le séjour d'Alger, Rennes, enfin premier adjoint de Roch à Paris et pour toute la France : en trente-quatre ans de service, Louis Deibler a coupé cent soixante-dix têtes ! Il est probable que c'est cette longue expérience qui l'a fait choisir par l'Administration.

A l'époque, après avoir habité rue Vicq-d'Azir (nom d'un médecin de Marie-Antoinette !) il s'installe dans le quartier du Point-du-Jour, à Auteuil, presque la campagne à l'époque, et c'est un quartier que les Deibler habiteront pendant des années. Ce sera le cas également, bien plus tard, de leurs successeurs, André Obrecht et Marcel Chevalier. La fille de Deibler, Berthe-Hélène, a alors dix-huit ans, et son fils Anatole seize ans. Anatole, qui fera une « grande carrière », est vendeur dans un magasin de nouveautés et, l'année précédente, son père l'a présenté à Roch sur un quai de gare : « Nous ferons quelque chose de ce jeune homme... », avait dit Roch. En attendant, Anatole se tient éloigné de la guillotine, il souhaite échapper à son sort, il n'y arrivera pas...

Les témoins ne font pas des portraits très favorables du nouveau bourreau. Par comparaison avec la robuste rondeur d'un Roch, il paraît timide, gêné, lent.

Pour Georges Grison, du *Figaro*, « Deibler, d'une taille plutôt petite que grande, paraît d'une constitution faible. Les cheveux sont noirs et la barbe, taillée en fer à cheval, peu fournie et presque coupée ras. Il marche lentement et boite un peu ».

Pour l'abbé Moreau, aumônier de la Roquette, « c'est un homme de taille très ordinaire, effacé, peu loquace ».

Ce timide, toujours habillé d'une large redingote noire, coiffé du haut-de-forme, ne sortant jamais sans accrocher au bras gauche un parapluie au manche de corne, n'aura jamais la popularité de son prédécesseur... ni de son successeur. Comme il refuse de parler aux journalistes, ceux-ci le traitent sans ménagement. L'un d'eux l'aborde un jour dans la rue :

- Êtes-vous pour ou contre la peine de mort?

- Je n'ai pas à vous répondre.

- Votre silence est un aveu, j'en conclus que vous êtes partisan de la peine de mort...

- Mais vous êtes fou! Je ne vous ai rien dit, moi, absolument rien! Je ne suis ni pour ni contre, ce n'est pas mon affaire. C'est intolérable!

Mais le journaliste publie le lendemain un article intitulé : « Deibler favorable à la guillotine ».

L'intéressé, furieux, n'a pas plus de chance en 1892, à Aix-en-Provence, où il s'est rendu pour exécuter un certain Étienne Cournou, assassin à l'assurance-vie : « Je veux bien vous dire quelques mots, mais qu'allez-vous raconter dans votre journal? Ainsi, on prétend que j'ai chez moi, à Auteuil, quantité d'oiseaux en cage. C'est faux. Il n'y en a pas un seul. On raconte que j'aurais récemment perdu une petite fille. C'est inexact. J'ai, hélas, perdu trois enfants, mais la dernière c'était en 1868, il y a vingt-quatre ans. Enfin, je veux bien vous préciser que j'ai fait, à ce jour, 221 exécutions... »

On le chansonne aussi, et un certain Édouard Morès écrit sur l'air de *la Boiteuse* cette chanson d'assez mauvais goût :

Le Boiteux

*Quand on exécute le matin
 Dans la nuit d'un pas incertain
 L'boiteux s'en vient, cahin, cahant
 Afin d'dresser son instrument,
 Pendant qu'ses aides rangent le fourgon
 D'avant la porte de la prison,
 Avec des airs préoccupés
 Il inspecte les cinq pavés.*

*Il faut le voir, en avant d'la barrière
 Boitant par devant, boitant par derrière;
 La jambe droit' du moderne Falstaff
 Semble crier : j'ai l'taf! j'ai l'taf! j'ai l'taf! (j'ai peur)
 Tandis que l'autre lui répond
 Va donc! Va donc! Va donc!
 Ah! s'écrie, tragique, son riflard (parapluie)
 Pas d'pétard
 Car il est trop tard!
 Il est trop tard!*

En juillet 1892, l'hebdomadaire illustré *le Don Quichotte* fait sa couverture avec une méchante caricature de Deibler qui a sous le bras un panier d'osier portant le chiffre « 220^e », ce qui signifie qu'il venait de procéder à sa 220^e exécution, comme chef, ce qui fait une moyenne de dix-sept exécutions par an. L'idée que se font les bourreaux de leur métier est bien plus simple qu'on ne l' imagine. En témoigne ce dialogue entre Gabriel Macé, chef de la Sûreté, et Louis Deibler :

- Éprouvez-vous des émotions?
 - Pas du tout. Mais, en vérité, j'en ai une : celle de surveiller mes aides qui, pour la plupart jaloux de ma place, ne demanderaient pas mieux que le travail fût mal fait.
 - Et la peine de mort?
 - Elle n'est pas près d'être rayée de notre code pénal. Seule « la coupeuse de têtes », comme on dit, en impose aux malfaiteurs.

Il est vrai que, hors l'inconvénient de se lever tôt matin pour aller couper la tête de ses semblables, la place est

Le personnage du bourreau a toujours fasciné les foules. On connaît la dynastie des Sanson, exécuteurs de père en fils. Mais il y eut une autre dynastie, contemporaine celle-là : les Deibler ! Après Joseph, puis Louis Deibler qui officiait en noir au pied de la guillotine, gibus en tête, sur les pavés de la Roquette ou les places publiques en province, voici surtout celui qui fut pour trois générations LE bourreau : Anatole Deibler, qui coupa 299 têtes en tant que bourreau en chef (plus 96 comme aide-bourreau) dont celle de Landru, des condamnés de la bande à Bonnot, de Gorguloff, l'assassin du président Doumer, et mourut en 1939, quelques semaines avant de procéder à ce qui eût été sa 300^e exécution. Hors service, c'était un bon géant barbichu aux yeux bleus, un petit bourgeois timide, un bon père de famille, fuyant les journalistes avides de questionner et de photographier « Monsieur de Paris ». Et puis, au lever du jour, il devenait l'implacable exécuteur en chef des arrêts criminels, manœuvrant la terrible guillotine, en présence d'une foule de gens de tout milieu qui avaient souvent passé la nuit sur place pour être dans les premiers rangs.

À l'aide de documents inédits, notamment des extraordinaires « carnets » personnels d'Anatole Deibler, qui notait méticuleusement les crimes de son « client » et son comportement devant la guillotine, François Foucart fait revivre la vie publique et privée du bourreau. Cette saisissante biographie est aussi l'occasion de faire revivre soixante années de retentissantes histoires criminelles, là encore avec bien des détails inédits.

François Foucart, cinquante-huit ans, a fait des études de droit et de psychologie. Il a été l'élève de Roger Mucchielli et, en criminologie, du professeur Georges Heuyer. Journaliste à Télé-Bretagne puis à Télé-Normandie, il est depuis vingt ans informateur religieux et chroniqueur judiciaire à France Inter. Longtemps visiteur de prisons, il est membre de l'Association de la presse judiciaire, et de l'Association interprofessionnelle des prisons.



90603.2

ISBN 2-259-02494-7



9

782259 024945

125F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

